Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 5

Artikel: Le train de midi dix : une épidémie
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-227278

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

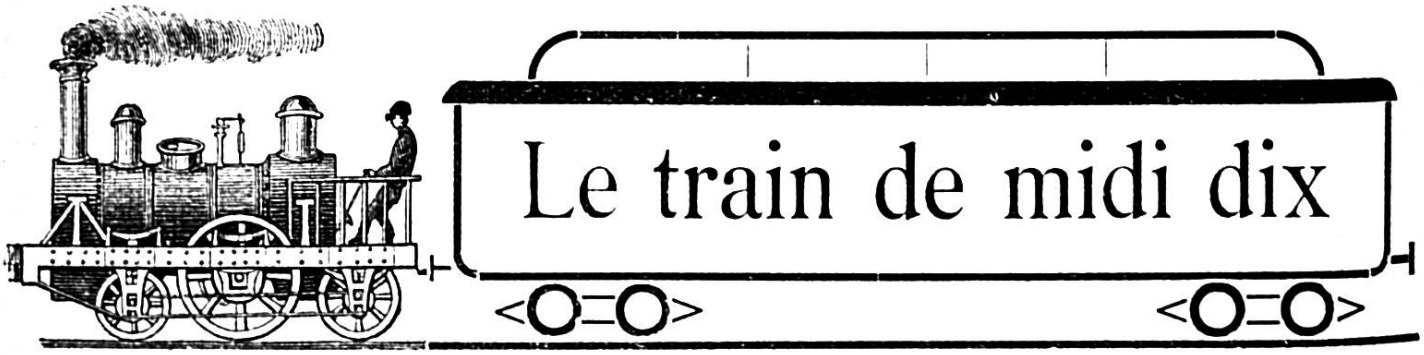
était secouée par les violents hoquets qui la laissaient chaque fois pantelante. Brusquement, l'affreuse vérité m'apparut : nous étions pilotés par un croque-mort ivre et nous allions à la messe en zigzaguant comme des soudards. Je regardai autour de moi : on ne semblait s'être aperçu de rien et chacun fixait ses pieds comme s'il les voyait pour la première fois.

L'église, heureusement, n'était plus éloignée. Nous l'atteignîmes tant bien que mal et l'on y porta le cercueil. Chacun suivit et je restais seul sous le porche, cherchant à percer le brouillard. Le cheval piaffait dans un coin et, sur son siège, le cocher se tenait l'estomac. Un grand calme régnait alentour. Je réfléchis à l'endroit où j'avais pu laisser ma montre. Sur la table de nuit ? Non. Alors, à la cuisine ? Ou peut-être mieux, dans le cabinet de toilette ? J'étais sur le point de la rerouver quand un bruit de sabots me fit tourner la tête. Et je vis, chose stupéfiante, le corbillard s'en allant au pas (sans doute vers l'écurie), le cocher endormi sur son siège, poursuivi par l'ordonnateur des pompes funèbres, pâle et débraillé, qui criait à tue-tête :

— Mais, réveille-toi, Louis, ne fais pas l'imbécile ! Faut qu'on aille au cimetière !

Ton fils affectionné : Justin.

p. c. c. Claude Marti.



UNE EPIDEMIE

Une véritable épidémie sévit parmi la gent écolière qui, six jours par semaine, rentre au bercail par le train de midi dix.

Une épidémie qui, jadis, alors que l'automobile était un moyen de locomotion réservé aux millionnaires ayant argent et temps à perdre, sévissait dans le monde des commis voyageurs.

Une épidémie de yass, vous avez deviné !

Des groupes de pas plus hauts que trois pommes, serviettes « aguillées » en instable équilibre sur huit genoux striés d'ecchymoses et d'égratignures, tapent conscieusement le carton.

Et les geignardes bonnes dames de se lamenter, dans le parmi du dedans de leur cœur angoissé, sur la déchéance de la jeunesse actuelle.

Et les braves pères de famille, pleins de la conviction que ce n'est pas « la leur » qui se permettrait pareille incongruité, se plongent dans la lecture du journal, pour ne pas être dans l'obligation d'intervenir...

— Vous ne trouvez pas que c'est révoltant de voir tous ces gamins jouer aux cartes ? demande une dame à son vis-à-vis qui joue merveilleusement au sourd.

Plus poli, ce simili-sourd, que son malhonnête de voisin qui répond :

— Que voulez-vous, Madame, il faut marcher avec son temps ! Quand il avait leur âge, votre mari se livrait certainement à des jeux plus innocents et plus intelligents. En toute franchise, je vous avoue que j'aime mieux les voir yasser dans le train que jouer aux « nius » sur la place Saint-François !

On est tous citoyens d'un pays civilisé, que diable !

Qu'un ivrogne se permette de crier les pires insanités dans le train, il est rare de

voir quelqu'un se lever et le rappeler à la bienséance.

Que les yasseurs en herbe jurent comme des païens, se gratifient de noms d'oiseaux ou de termes anatomiques dont rougiraient des soldats au corps de garde, semble moins impressionner les gens que de voir « taper le carton ».

Je ne prends pas position, je constate, tout simplement ! Je ne prêche pas, j'essaye d'agir ; encore que ce soit assez difficile avec des gaillards trop petits pour bien connaître le respect qu'on doit aux grandes personnes, et trop grandes pour laisser croire, même une seconde, qu'ils peuvent être des anges.

Un jour, le plus grand d'un quatuor m'interpelle :

— Vous ne nous regardez pas d'un sale œil aujourd'hui, M'sieur ? Vous n'êtes plus fâché de nous voir faire un roi misé ?

Question que ne comprendra pas celui qui ignore que, le jour précédent, j'avais menacé un des joueurs de lui flanquer mon pied juste à l'endroit dont il entendait faire le nom patronymique d'un de ses partenaires qui n'avait pas coupé un as.

— J'ai du plaisir à vous regarder jouer, tant que vous ne dites pas des mots grossiers.

On arrive dans une gare, un tout petit lâche ses cartes et descend en vitesse.

— Comment se nomme-t-il, ce minuscule ?

— Sais pas ! C'est un Iranien !

— Son collège terminé, il pourra s'installer comme professeur de yass à Téhéran !

— Vous nous feriez plaisir en prenant sa place, M'sieur.

J'avoue en rougissant que cette ingénue proposition m'a enchanté. En dépit de mes rides, ces braves gosses ne me prenaient pas pour un croquemitaine.

Une belle dame, assez âgée pour être imposante, me regardait fixement...

Je n'ai pas osé accepter !

Jean du Cep.

Premières notes sur un grand sujet

par C.-F. Landry

La question du patois est bien ancienne. Elle revient périodiquement sur le tapis, mais sans beaucoup de précisions, ni pour, ni contre. N'a-t-on pas été jusqu'à me proposer, à moi qui ne parle miette de cette langue gracieuse, de me lancer à la rénovation de l'idiome ?

Je voudrais arriver à voir clair dans ce sujet. Pas facile ! Juste Olivier prétend (et je pense qu'il a ses raisons) que le patois d'ici est mort avant d'être devenu seulement adulte. A partir de lui, on répète cela presque comme une maxime.

«A une époque reculée du moyen-âge, le peuple vaudois posséda une littérature rustique. La langue provençale fit sentir son influence jusque dans nos vallées, et la trace en subsiste encore dans le patois vaudois, riche en termes et en inflexions appartenant à la langue d'oc. Ce langage a été étouffé par le français du Nord, avant d'avoir développé ses richesses... Les sentiments s'élèvent rarement au-dessus d'une jovialité crue et sensuelle, d'une bonhomie mêlée de rudesse. »

Je cite avec plusieurs intentions, ce